

# Une excursion en Sardaigne

Autor(en): **Guillaume**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jahresbericht der Geographischen Gesellschaft von Bern**

Band (Jahr): **9 (1888-1889)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-321589>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## XXIX.

### Une excursion en Sardaigne.

Conférence donnée dans la séance du 23 janvier 1890, par M. le Dr. *Guillaume*.

Le Gouvernement de S. M. le Roi d'Italie ayant adressé aux délégués officiels des différents pays représentés au Congrès pénitentiaire international de Rome, la gracieuse invitation de les conduire en Sardaigne, pour visiter la Colonie pénale de Castiadas, un certain nombre d'entre eux entreprirent le voyage. Partis de Rome le 27 novembre 1885 sous la conduite de M. le chevalier Bernabo Silorata, Inspecteur des prisons, et de M. le professeur Moleschott, sénateur du royaume, les excursionnistes se trouvèrent réunis à Civitavecchia, où, après avoir visité le bague, ils s'embarquèrent à 2 heures du soir, sur le bateau à vapeur *Cristoforo Colombo*, capitaine Baldovino Felice.

La traversée de ce port de mer au golfe des Orangers se fait en 14 heures. Ce jour-là la mer était calme et sa surface unie comme un miroir. Notre société se composait, outre les deux membres du Congrès que nous venons de nommer et qui nous servaient de guides, de :

- MM. le baron *Fr. de Holtzendorff*, accompagné de sa Dame,  
*M. Pols*, professeur à Utrecht, délégué des Bays-Pas,  
*V. J. van Duyl*, avocat, » »  
*I. A. M. van Haaften*, D<sup>r</sup> en droit, » »  
*F. M. I. Willeumier*, » »  
*B. Archenevsky*, professeur à l'Université de St-Pétersbourg,  
*Alphonse Bertillon*, délégué de la France,  
*Ferd. Schrott*, procureur général à Trieste,  
*Benjamin Stark*, avocat, délégué des Etats-Unis,  
D<sup>r</sup> *Henry Coggeshall*, délégué des Etats-Unis,  
*Raphaël Nulli*, avocat, attaché au Ministère de l'Agriculture  
et du Commerce à Rome,  
*Auguste Bosco*, avocat, vice-secrétaire du Ministère de l'Agriculture  
et du Commerce à Rome,  
D<sup>r</sup> *Guillaume*, délégué du Conseil fédéral suisse.

Cette société cosmopolite comptait ainsi 16 personnes et considérait l'excursion comme une véritable partie de plaisir, ainsi la joie était-elle dans tous les cœurs et chacun se félicitait du plaisir qui nous était si libéralement procuré.

La nuit venue, le dîner réunit bientôt les excursionnistes autour de la table à manger.

Après un gai repas composé déjà des produits cynégétiques variés de la Sardaigne et arrosé de ses meilleurs vins, les convives gagnèrent, les uns leur cabine, les autres se groupèrent autour du piano et exécutèrent des chants; d'autres enfin, parmi lesquels je me trouvais, se rendirent sur le pont, où pendant des heures, tout en admirant le scintillement des étoiles et la lueur phosphorescente de la mer, nous écoutions les récits pleins de charmes de nos savants guides et ceux de notre aimable capitaine.

Nous désirions obtenir des renseignements sur la Sardaigne et nos amis italiens qui avaient fait de longs séjours dans l'île étaient bien placés pour nous parler du caractère, des mœurs et des coutumes de ses habitants.

La Sardaigne a été peuplée dès les temps les plus reculés. Elle a été occupée successivement par des colonies phéniciennes, lybiennes, carthaginoises et romaines. Pendant le déclin de l'empire romain, l'île fut envahie par les Vandales, et par des Goths plus tard; ses habitants eurent à souffrir des incursions les Maures qui occupèrent les villes principales de la côte, mais ne pénétrèrent pas dans l'intérieur où les Sardes s'étaient retirés et conservaient leur indépendance.

L'île, divisée en 4 provinces, était gouvernée par autant de juges, élus par les hommes libres. Ces juges, avec le secours des Pisans, chassèrent les Maures, mais les Pisans voulurent conserver la suzeraineté et le protectorat sur l'île. Les Gênois, jaloux des Pisans, pénétrèrent en Sardaigne dans le but de supplanter leurs rivaux. Les juges sardes, de leur côté, réussirent à rendre leurs fonctions héréditaires et prirent même le titre de rois. En un mot, nous rencontrons ici, pendant le moyen-âge, le même développement historique que sur le continent. Au commencement du XV<sup>e</sup> siècle, la Sardaigne fut conquise par les Espagnols, et les successeurs des juges sardes devinrent des vassaux du nouveau souverain, qui distribua de nombreux fiefs aux nobles de l'Espagne.

La domination espagnole dura pendant trois siècles, c'est-à-dire jusqu'en 1720, époque où l'île fut cédée à la maison de Savoie.

Ce rapide aperçu de l'histoire de la Sardaigne nous fut donné par nos collègues italiens, afin de nous faire comprendre que l'île

n'avait pu jouer un rôle bien grand dans le travail de la civilisation en Italie. Ils en attribuent la cause au manque de communications avec le continent et par conséquent à l'isolement dans lequel la Sardaigne a été laissée pendant des siècles et surtout à l'aversion qu'ont les Sardes pour la vie de marin.

L'ère de progrès a commencé pour la Sardaigne depuis la cession de cette dernière à la maison de Savoie. La féodalité fut supprimée; l'égalité des citoyens devant la loi fut proclamée, les corporations communales commencèrent à avoir une existence légale; des routes furent construites, des écoles primaires furent créées; enfin la Sardaigne fut unie en 1848 d'une manière indissoluble aux Etats du continent et elle est maintenant une des provinces du royaume d'Italie qui a le plus d'avenir.

Ce qui autorise cette dernière appréciation, ce sont les nombreuses aptitudes du peuple sarde. Des rangs de la noblesse, qui a conservé les traits caractéristiques de la race espagnole, sont sortis des hommes distingués et la bourgeoisie possède toutes les qualités pour prendre une part active dans le développement du pays. Mais c'est surtout le peuple qui est bien doué, et qui, lorsque l'instruction se sera répandue et aura développé ses facultés, fera surgir de son sein les éléments qui assurent le succès.

« Vous le verrez demain, nous disaient nos amis italiens; allez maintenant regagner vos cabines, il est temps de prendre un moment de repos. »

Nous aurions passé la nuit à écouter ces récits, mais il fallut se séparer et aller goûter quelques instants de sommeil.

De bonne heure, tous les passagers étaient réveillés. Le bateau venait de mouiller dans la rade des Orangers. Malgré le clair du dernier quart de lune, c'est à peine si on pouvait distinguer les silhouettes noires des montagnes abruptes qui entourent le golfe. Sur la rive voisine on voit briller des lumières, ce sont celles de la gare du chemin de fer. Le bateau à vapeur ne peut pas encore aborder; on construit dans ce moment un môle, qui permettra aux plus gros navires de s'y amarrer.

Nous débarquons donc dans des chaloupes et nous nous installons dans des wagons alignés sur le quai. Comme l'aube ne se fera pas encore sentir de si tôt, chacun cherche de son mieux à regagner le sommeil interrompu. A 4 heures, le train se met en marche. La ligne suit d'abord la rive nord du golfe, qui, vu au clair de lune, rappelle le lac de Lugano. Au fond du golfe est la station de Terra-Nova qui naguères était tête de ligne; d'ici on se dirige dans l'intérieur du pays; on ne peut encore distinguer les détails du

paysage, cependant l'aurore apparaît peu à peu et bientôt nous assistons à un splendide lever de soleil.

La vallée dans laquelle le train s'est engagé est sauvage. Ce n'est que de temps en temps qu'on rencontre quelques maisons isolées, aux façades blanches et aux toits rouges. Le sol n'est cultivé que dans le voisinage immédiat de ces rares habitations. Ailleurs ce ne sont que pâturages pierreux, dans lesquels on aperçoit par-ci par-là quelques vaches ou des troupeaux de moutons qui ne sont pas cachés derrière des bouquets de lentisques ou d'autres arbrisseaux. Du côté nord de la vallée s'élève une chaîne de montagnes granitiques, aux sommets déchirés. C'est la chaîne de la Gallura, de la Suisse sarde. Du côté nord le profil des montagnes est assez semblable à celui des Vosges, mais les flancs de ces monts sont déboisés. On ne rencontre que peu de forêts et les arbres qui les composent sont des chênes. Dans le fond de la vallée quelques oliviers sauvages s'élèvent au-dessus des buissons.

A 7 heures du matin, on atteint la station de Monti. A la gare deux carabiniers sont de faction. C'est là que nous voyons le premier sarde en costume national.

C'était un homme de taille moyenne. Il portait un large pantalon blanc, que recouvrait, à partir du genou, des guêtres en drap de couleur foncée. Une espèce de gilet serré autour de la taille lui descendait librement sur les hanches et formait un court jupon. Il avait sur la tête un bonnet phrygien de couleur noire et sur les épaules un manteau court à capuchon; le col de la chemise haut et raide portait plusieurs boutons en filigrane d'or. A la ceinture brillait un long couteau.

Nous n'eûmes pas le temps d'étudier à loisir ce costume, car le train se remit bientôt en marche. C'est là un des grands inconvénients des voyages en chemin de fer. Le paysage et tout ce qui l'anime se déroule rapidement et sans interruption, si ce n'est dans les gares pendant les courts instants d'arrêt. Heureusement que je me trouvais dans un wagon-salon qui terminait le train, ce qui me permettait de faire quelques croquis et d'entendre les explications que nous donnaient sans cesse nos collègues italiens, en nous rendant attentifs à tout ce que nous rencontrions d'intéressant sur la route.

La ligne monte graduellement, car elle doit franchir la chaîne de montagnes de Goceano. Le paysage devient de plus en plus sauvage et parfois pittoresque. Dans le voisinage des fermes et des hameaux les terrains sont cultivés et entourés d'une haie de cactus. De temps en temps, on rencontre des tours en ruines, qui,

à mesure qu'on avance, deviennent plus nombreuses. Nos guides nous apprennent que ce sont des monuments de l'époque lybio-phénicienne.

Ce sont les *Nouraghes*, bien connus des archéologues.

Ces tours sont construites de pierres le plus souvent brutes, quelquefois taillées au ciseau, mais toujours régulières et disposées en assises. Elles ont la forme d'un cône tronqué et se terminent en terrasse. Ces monuments sont en général placés dans des lieux élevés; ils se composent d'une, deux et même trois chambres superposées formant chacune un étage.

L'escalier qui conduit aux étages supérieurs est ménagé dans l'intérieur du mur. La seule ouverture qui donne accès dans le monument est ordinairement si basse, qu'on a de la peine à s'y glisser en rampant. Cependant elle s'élève et s'élargit lorsqu'on a franchi l'entrée. On a compté en Sardaigne près de 3000 Nouraghes et ils étaient sans doute autrefois plus nombreux. Ils sont tantôt isolés, tantôt échelonnés à des distances régulières, sur le penchant d'une colline comme de petits fortins. Quelques-uns sont entourés d'un mur d'enceinte, d'autres ont autour d'eux, en manière d'ouvrage avancé, une ceinture de Nouraghes plus petits. Les Nouraghes, de l'avis des archéologues, étaient des tombeaux vraisemblablement destinés à la sépulture des chefs et des membres de leurs familles. On y a trouvé des squelettes, des armes et des idoles.

La couleur orange des tours est due aux lichens qui tapissent les pierres de ces antiques constructions.

Nous arrivons à 9 heures à la station de Chilivani, où se trouve la jonction de la ligne de Sassari. Il y a là un arrêt de 30 minutes, dont nous profitons pour déjeuner. Nous trouvons ici des mets à profusion, comme dans nos buffets de gare les mieux organisés. On nous fait goûter le miel amer de Sardaigne (le miel de Monti) qui est un célèbre produit gastronomique, auquel Pline et Dioscoride attribuaient déjà des vertus médicinales. En effet, ce miel, très doux et très sucré, a un goût amer aromatique, qui lui vient de ce que les abeilles butinent sur les herbes d'absinthe sauvage, plante qui est très commune dans la contrée. Ce principe amer est un cordial, qui a valu au miel sarde sa réputation de remède digestif.

Une autre préparation gastronomique est le *pain de gland*, qui, dans certaines parties de l'île, est un aliment national, mais nous n'eûmes pas l'occasion d'apprécier ses qualités.

Les dames qui servaient au comptoir portaient le costume national. Comme en Suisse, le costume des femmes varie d'après les localités. Ici, à Chilivani, les femmes portent sur la chemisette

brodée et garnie de boutons d'or, un corsage en satin ou en velours noir. Une jupe à mille petits plis également de couleur sombre. Un mantelet noir dont les manches ouvertes jusqu'au coude, mais lacées par des liens retenus par de nombreux boutons en argent ou en or, laissent entrevoir la manche bouffante de la chemise. Un long et épais foulard en soie, plié en deux et dont les trois bouts retombent librement couvre la tête. Une chaîne en grosses boucles guillochées passe plusieurs fois autour du cou et retombe sur la poitrine. Ces dames portent des bagues à presque tous les doigts ; l'une d'elle en avait même au pouce.

Parmi les voyageurs indigènes qui se promenaient devant la gare en attendant le départ du train, il y en avait qui portaient exactement le même costume que nous avons vu à la gare de Monti, d'autres portaient au lieu du manteau à capuchon, une grande pelisse noire de mouton, la laine tournée contre le corps. En été ce vêtement est retourné de manière que la toison se trouve en dehors.

A l'extrémité du quai, se tenait une femme portant son jeune enfant sur les bras. Elle ne paraissait pas appartenir à la classe aisée. Un de nos collègues américains, M. Stark, s'en approcha, fait quelques caresses à l'enfant et veut offrir à la mère une pièce de monnaie. Impossible de décrire l'expression de dignité révoltée et d'indignation de cette femme. M. Stark en fut un instant consterné. « *Nous ne sommes plus à Rome* », lui dit un de nos amis italiens. « *En Sardaigne il n'y a pas de mendiants !* »

En effet, comme nous l'exposent nos guides, lorsque remontés en wagon nous continuons la route, la Sardaigne n'a pas ce qu'on appelle ailleurs le prolétariat. On y rencontre sans doute des pauvres et même en grand nombre, mais la plupart possèdent au moins un lopin de sol cultivable, quelques arbres fruitiers, une ou plusieurs pièces de bétail et cette propriété élève leur niveau moral et leur donne la dignité de l'homme libre et indépendant.

Le train, en traversant la région montagneuse, fait de nombreux contours, franchit des ponts et s'enfonce dans des tunnels. C'est toujours le même paysage déboisé, peu cultivé et seulement dans le voisinage des localités, qui sont clairsemées. Tout le reste, c'est un maquis ou des pâturages, parsemés de blocs erratiques. A certains endroits on remarque des roches polies bien caractérisées.

Arrivé sur le plateau qui forme le point culminant de la ligne, on se trouve sur un terrain volcanique duquel s'élèvent des roches de basalte. Ici, les pâturages sont verts et de nombreux troupeaux de vaches et de moutons animent le paysage.

A midi, nous atteignons la station de Macomer. C'est le point culminant. Près de la gare s'élève un Nouraghe de belles dimensions et on en remarque d'autres disséminés sur la pente de la montagne voisine. Ils sont construits en basalte et on nous dit que la contrée est très riche en monuments archéologiques, en menhirs, en antiquités phéniciennes et romaines. La ville, qui est sur la hauteur à un kilomètre de distance de la gare, était un des sièges des juges d'Arborea et a une importance historique. Elle est située au centre de l'île et c'est ici que viendront aboutir les lignes de chemins de fer secondaires du réseau sarde projeté.

Les environs sont bien cultivés. C'est ici que nous rencontrons pour la première fois la vigne, les oliviers cultivés, les caroubiers et les grenadiers.

D'ici on commence à descendre vers la plaine, que l'on découvre bientôt et qui s'étend à perte de vue du côté sud.

Au pied des derniers contreforts se trouve la ville d'Oristano, dont on voit les tours et les clochers à un kilomètre de la gare. Cette ville est célèbre dans les annales de la Sardaigne. Elle était la résidence favorite des juges d'Arborea, qui surent, par leur politique habile, s'élever à la royauté et devenir les seigneurs les plus puissants de l'île. La reine *Eléonore*, qui pendant longtemps gouverna le pays comme tutrice de son fils, édicta un code de lois qui resta en vigueur pendant des siècles. Son souvenir est devenu légendaire et de nos jours on parle d'elle, comme dans la Suisse romande on parle de la reine Berthe.

On commence à rencontrer des bouquets de palmiers qui donnent au paysage un caractère méridional. La gare d'Oristano, comme d'ailleurs toutes les autres, est entourée d'une enceinte d'*eucalyptus*, que l'on y a plantés pour assainir le sol et pour détruire les miasmes et les micro-organismes aériens qui se dégagent du sol marécageux. Cet arbre, qui atteint de grandes dimensions, sécrète en abondance une essence à odeur fraîche et pénétrante qui rappelle les parfums associés de la térébenthine et du camphre.

Des géraniums de un mètre de hauteur et couverts de fleurs forment les haies ; mais les clôtures le long de la ligne du chemin de fer et dans le voisinage des localités sont exclusivement composées de cactus, qui croissent avec exubérance et forment des barrières infranchissables.

Parfois ces haies n'entourent que des enclos très restreints, de sorte que les cactus ont l'air de couvrir toute la surface du sol.

Plus on avance dans la plaine et plus on traverse d'immenses étendues de terrain utilisés comme pâturages. Ce sol, qui, s'il était



drainé et cultivé, donnerait des récoltes abondantes, n'est labouré que dans le voisinage des villes et villages. C'était, lors de notre passage, la saison des labours et nous avons pu nous convaincre que la charrue était ci et là encore aussi primitive qu'à l'époque romaine. Cet instrument n'est en réalité qu'une branche d'arbre à crochet pointu, à laquelle deux bœufs sont attelés. Cette pointe ne pénètre dans le sol qu'à une profondeur de quelques centimètres. Le sol ne reçoit jamais d'engrais, si ce n'est celui des troupeaux qu'on y a laissé paître les années précédentes.

Plus on se rapproche de Cagliari, la capitale, et plus le paysage rappelle les pays chauds. Outre les haies de figuiers d'Inde, ce sont les palmiers qui se font le plus remarquer par leurs formes gracieuses. Les clochers élancés rappellent parfois les minarets de l'Orient. Nous assistons à un splendide coucher de soleil. Du côté sud s'étend le lac de la Scaffa, le golfe de Cagliari et à l'horizon la chaîne de montagnes d'Iglésias, si riches en minerai de plomb, de fer et de cuivre. C'est un tableau lumineux, tel qu'on en rencontre dans les pays ensoleillés.

Enfin nous arrivons à Cagliari. Il y a foule à la gare ; la population, prévenue de notre arrivée, s'y est rendue, et un représentant du Préfet et les autorités municipales nous souhaitent la plus cordiale bienvenue. Des voitures nous conduisent à l'hôtel de la *Scala di ferro*, où un banquet est préparé et nous attend.

Nous faisons connaissance avec les notabilités de la ville, en particulier avec les représentants des autorités civiles et militaires et quelques professeurs de l'Université de Cagliari. Je me trouve placé entre l'un de ces derniers et M. Vittorio Pertone, l'aimable directeur du Pénitencier de *San Bartolomeo*. J'obtiens du professeur des renseignements intéressants sur l'état de l'instruction publique en Sardaigne et du second des détails sur la criminalité.

Le cadre de cette notice ne nous permet pas de reproduire ici tout ce que nous avons appris à cet égard. Qu'il nous suffise de dire qu'il y a dans l'île deux Universités, l'une à Cagliari et l'autre à Sassari, qui n'ayant pas à leur disposition des musées et des laboratoires bien montés, ont de la peine à soutenir la concurrence avec les autres Universités de l'Italie. Cependant elles font de louables efforts pour se maintenir à un niveau honorable.

Depuis 1848, l'instruction secondaire s'est peu à peu développée ; on a créé des lycées, des écoles classiques et techniques, dans les principales villes et bourgades, des écoles d'agriculture, et à Iglésias, une école des mines.

Des *écoles normales* forment des instituteurs et des institutrices, mais en dépit de la loi qui institue l'instruction primaire obligatoire, la fréquentation des écoles laisse beaucoup à désirer, les parents n'envoyant pas leurs enfants suivre régulièrement les leçons. Cela explique la proportion élevée des analphabètes que l'on rencontre encore parmi les gens du peuple.

Ce que nous apprenions ainsi dans les conversations qui s'établissaient avec nos nouvelles connaissances, venait confirmer ce que nous avaient dit nos guides italiens pendant la traversée de Civitavecchia au golfe des Orangers. Le campagnard sarde préfère la vie nomade des bergers aux travaux de l'agriculture. Cette vie contemplative développe son imagination, son esprit d'observation et son bon sens, mais le porte aussi à l'indolence, au mépris du savoir, à la passion et à la violence lorsqu'il est contrarié dans ses désirs ou blessé dans son amour-propre. Il aime, comme d'ailleurs tous les peuples du Midi, le chant et surtout la poésie.

Il porte assez souvent atteinte à la propriété, mais ce qu'il convoite c'est moins l'argent qu'une pièce de bétail, et le vol, commis parfois en plein jour, a le caractère qu'il avait partout au moyen-âge, c'est-à-dire qu'il est plutôt une conquête qu'un vulgaire larcin. Pour l'exécuter, il faut faire preuve moins de ruse que d'audace et de courage. La *vendetta* existe encore en Sardaigne, et celui qui porte atteinte à l'honneur expie souvent son crime par le sang. Toutefois, depuis que les tribunaux assurent à chacun une justice impartiale, la vie humaine est plus sûre et les mœurs s'adoucissent. Le vol de bestiaux et de récoltes, le meurtre commis dans ces actes de déprédation, l'incendie de forêts allumé par vengeance, sont des crimes intimement liés à la vie nomade des pâtres et disparaîtront avec le développement des chemins de fer, celui de l'agriculture, de l'instruction et surtout de l'éducation.

Le Sarde est sobre et si la culture de la vigne prend chaque année plus d'extension, c'est que les vins sardes sont exportés dans le continent et rivalisent avec les meilleurs crus toscans, tels que le Chianti et d'autres. Nous eûmes pendant le banquet l'occasion d'apprécier ces vins sardes, qui ont en effet une saveur délicieuse et un bouquet exquis.

On comprend qu'en savourant le *Simbirizzi*, la *Vernaccia* d'O-ristano, le *Muscat*, le *Malvoisie* et le *Nuragus*, le besoin d'exprimer les sentiments qui animaient les convives, se traduisit par des flots d'éloquence dans de nombreux toasts.

Aussi la soirée se passa-t-elle rapidement et minuit avait sonné depuis longtemps lorsqu'on songea à se retirer.

Le lendemain était un dimanche et nous devions partir à dix heures du matin pour nous rendre à la colonie pénitentiaire de Castiadas, le but de notre excursion.

A la pointe du jour, j'étais levé et, accompagné de M. le colonel Boyer, commandant militaire de la province, je parcourus la ville et visitai ses curiosités.

La ville de Cagliari est bâtie sur le bord Est du golfe et couvre les flancs et le sommet d'une longue colline de calcaire. Les rues étroites, dallées ou pavées, par places garnies d'escaliers, les églises, les maisons aux toits plats et aux balcons à chaque fenêtre, tout porte le cachet des villes espagnoles. La ville basse, la *Marina* à l'Ouest et le faubourg de *Villanova* au Sud, s'étend le long du rivage et escalade les flancs de la colline, dont le sommet est couronné par le *Castello* aux tours crénelées, par les demeures massives des seigneurs, les églises et les couvents.

Les rues sont animées. On rencontre des pêcheurs et des matelots coiffés de bonnets phrygiens noirs ou rouges, des femmes dans leur gracieux costume, des prêtres qui se rendent à l'office.

Nous entrons dans une église; comme partout, ce sont les femmes qui constituent la majorité de l'assemblée pieuse. C'est là qu'on peut étudier la diversité des costumes et le type de la race. Les couleurs vives, le jaune, le bleu, le rouge prédominent dans le costume qui rappelle l'Espagne, de même que les visages à moitié cachés par le foulard qui couvre la tête.

Nous préférons aller admirer le temple de la nature libre et nous montons au château, qui s'élève au sommet de la colline. Entre la ville basse et la ville haute se trouve une terrasse élevée d'où l'on plonge sur la ville et sur le golfe. La vue est ravissante.

A nos pieds se trouvent la *Marina* et le faubourg de *Villanova*, dont les maisons aux teintes grisâtres et carminées sont entourées de petits jardins desquels s'élèvent les cimes des pins et des palmiers et le feuillage de la vigne. Au milieu du massif de la ville basse se détachent les coupoles des églises.

Après ce premier plan, du côté Ouest, s'étend le vaste golfe terminé à l'horizon par la chaîne de montagnes d'Iglesias; du côté sud c'est une plaine bien cultivée, parsemée d'oliviers et d'autres arbres fruitiers. Sur une arête voisine, qui, quoique isolée, est la continuation de celle de Cagliari, s'élève l'église de *Bonaria* et les ruines de son cloître. Plus loin, sur une autre colline de la même formation géologique, on voit se dresser les tours de *Calamocca* et de *Sant'Elia* et au pied de cette colline s'étalent les bâtiments du pénitencier de *San Bartolomeo*. A gauche, c'est-à-dire plus à l'Est,

les grands étangs salés exploités par l'établissement pénitentiaire. Les nombreuses pyramides blanches de sel marin ressemblent aux tentes d'un camp militaire. Au delà, l'horizon est fermé par une chaîne de montagnes, celle des « *Sette fratelli* ».

C'est cette chaîne de montagnes que nous devons traverser ce jour même pour arriver à la Colonie de Castiadas. Mon aimable guide me fait encore visiter rapidement la cathédrale, les tours de l'*Elefante* et de *San Pancrazio*, nous redescendons par le jardin public planté au pied sud de la colline et où l'on admire des poivriers en arbres, dont le feuillage dentelé, les rameaux pendants et les belles grappes rouges contrastent vivement avec les pins maritimes auxquels ils sont entremêlés. Des aloës gigantesques hérissent les rochers calcaires de leurs pointes aiguës.

En arrivant dans le faubourg de *Villanova*, nous entendons les sons d'un flageolet nasillard et bientôt nous voyons dans une impasse une vingtaine de paysans, d'ouvriers et d'enfants autour d'un musicien qui soufflait dans deux jones de longueur inégale, réunis à l'une de leurs extrémités, séparés à l'autre de manière à former un angle aigu et percés de quelques trous. Ce jeune homme, coiffé du bonnet phrygien et soufflant dans ses pipeaux sa « *launedda* », rappelait les bergers de Théocrite.

J'eus volontiers assisté plus longtemps à cette scène, qui était le prélude d'un bal, mais le moment du départ approchait et nous n'avions que le temps de regagner l'hôtel et d'y prendre à la hâte un déjeuner.

A 10 heures, une longue file de voitures nous attendait devant l'hôtel et la rue était remplie de monde, qui tenait à assister à notre départ. Je monte dans celle où avaient pris place le colonel Boyer, M. Bernabò Silorata et M. Pertone, le Directeur du pénitencier de *San Bartolomeo*. Nous traversons la ville; tous les balcons des fenêtres étaient garnis de spectateurs et de spectatrices; — Cagliari est si rarement visité par les étrangers, que notre présence dans la capitale était un évènement.

En sortant du faubourg de *Villanova*, on prend la direction Est.

Nous avons à traverser la plaine du Campidano, avant d'atteindre la montagne. La route est bordée de chaque côté d'une haie de cactus, qui par places atteint une hauteur de plusieurs mètres et nous empêche de jouir de la vue du paysage. Notre voiture, traînée par deux vigoureux chevaux et conduite par M. Pertone, était en tête de la colonne et nous avançons rapidement. La bourgade de Quartu fut bientôt atteinte et nous nous arrêta mes devant la porte d'un débit de vin, où une collation fut prise, en attendant les voitures

retardataires. Ici, dans la plaine, on cultive la vigne sur une vaste échelle; on ne se sert pas d'échalas, trois ceps sont attachés ensemble à leur sommet et se donnent mutuellement l'appui nécessaire. Les produits sont excellents, ce dont nous pûmes nous convaincre pendant cette courte halte.

Vers midi, nous arrivions au pied de la chaîne de montagnes et nous nous engageons dans une vallée riante, dont les flancs sont tapissés de forêts de chênes, tandis que le fond est un pâturage, parsemé d'oliviers sauvages, de caroubiers, de lentisques et d'autres représentants de la flore méditerranéenne.

On ne rencontre plus d'habitations, si ce n'est tous les 10 kilomètres, une *cantoniera*, qui sert de logement à ceux qui sont préposés à l'entretien de la route. Cette route qui met en communication Cagliari avec Muravera et avec la colonie de Castiadas, est de date récente. Elle est très bien entretenue et, quoique moins large que les routes alpestres de la Suisse, elle est remarquable par ses ponts et ses autres travaux d'art.

Nous nous arrêtons à la première *cantoniera*, celle de Corogna, de nouveau pour attendre les retardataires. A côté du bâtiment principal est une construction annexe, devant laquelle se trouvent des femmes et des enfants et un petit âne, de la grosseur d'un veau. Nous nous approchons. On nous souhaite la bienvenue. C'est la première fois que j'entends parler distinctement le dialecte sarde. Ce qui me frappe d'abord, c'est la manière de saluer. Ces contadines disaient: « *a dies* », exactement comme on prononce ce mot dans la Suisse allemande. — Je demande au colonel Boyer, si c'était l'*addio* italien. — « Non, me dit-il, c'est *bona dies*, l'ancien bonjour des latins, qui s'est conservé en Sardaigne. »

— Alors, le mot adieu n'a pas la signification elliptique que lui donnent nos dictionnaires, et il trouverait ici sa véritable étymologie. En supprimant par élision la première syllabe, nous avons l'*adies* des allemands, l'*addio* des italiens et l'adieu des français.

— Je ne suis pas assez philologue, pour vous renseigner à cet égard, me répondit le colonel, mais je sais que le dialecte sarde a conservé beaucoup de locutions latines, grecques, espagnoles, phéniciennes même, à ce que prétend l'abbé Spano. Mais laissons ce sujet et venez voir le moulin à farine de ces braves gens.

Nous entrons dans le petit réduit annexé au bâtiment principal. C'est une cuisine peu spacieuse, au milieu de laquelle est un petit moulin, dont les deux meules en grès ont un diamètre de 60 centimètres au plus; au-dessus est un petit entonnoir dans lequel on met le grain. Une cuve en bois reçoit la farine. Le colonel fait atteler

l'âne, afin de me montrer comment fonctionne l'appareil. D'abord on met au bourriquet « *au molentu* » (comme on l'appelle) un capuchon en toile noire et on fixe l'extrémité du volant au collier. Et voilà le bourriquet qui tourne autour du moulin, entraînant dans le mouvement circulaire la meule supérieure et l'entonnoir. On couvre la tête de l'âne, afin de lui épargner le vertige que cette course de manège ne manquerait pas de provoquer.

— Mais pourquoi ce pauvre animal a-t-il une oreille coupée, demandai-je ?

— C'est, me fut-il répondu, parce qu'en passant près du mur que vous voyez, il se heurtait toujours du bout de l'oreille et cela l'incommodait et le rendait irritable. En effet du côté du mur le passage était si étroit, que l'âne n'y passait qu'avec peine.

La bouche du four donne sur la cuisine.

• Le pain est le principal aliment du Sarde et la panification est l'occupation la plus importante de la ménagère. « *Pane bene coctu, faghet bonu ructu* » dit le proverbe sarde. Pendant six jours de la semaine, du lundi matin au vendredi soir, on moule le grain dans ce moulin primitif qu'on rencontre dans presque tous les ménages. \*) L'opération exige une surveillance continuelle. D'abord il faut nettoyer le blé, enlever les pierres, les graines étrangères, ensuite il faut remplir continuellement l'entonnoir qui introduit le blé sous la meule, — enfin, il faut tamiser la farine. — Le vendredi soir arrivé, on fait la pâte, pétrit le pain et le samedi on met ce dernier au four.

Sur ces entrefaites, les voitures retardataires nous avaient rejoints et il fallut, quoiqu'à regret, continuer la route. Le jour précédent nous étions en chemin de fer et avons vu le paysage, comme au théâtre on assiste depuis sa place à une représentation. Aujourd'hui, plus libres sans doute, nous devions cependant nous soumettre au programme, qui ne permettait pas de s'arrêter au gré de chacun, d'observer, de prendre des notes, de faire des croquis.

A mesure qu'on s'élève dans la vallée, celle-ci devient plus resserrée, plus pittoresque. Ce sont toujours les mêmes pentes boisées, mais dans le fond, on remarque une colonne de fumée ; c'est un incendie de forêt, allumé avec intention afin de faire du charbon.

Tout à coup, à un contour de la route, nous nous trouvons en

---

\*) Sur 27,000 moulins semblables que l'on compte en Italie, la Sardaigne en possède 22,000, la Sicile 1500, la Pouille autant, la Vénétie 1200 et le reste est disséminé dans les autres provinces.

face d'une gracieuse villa, construite dans le style de la renaissance, dont la façade à teinte rose se détache sur le fond vert du feuillage des chênes qui tapissent le flanc de la colline. Elle n'est pas habitée dans ce moment et c'est là que nous ferons une halte et consommerons les vivres, d'avance envoyés de Cagliari, car il n'y a pas d'auberge sur le chemin.

Cette villa, qui fait partie du petit village de San Gregorio, est la propriété de la famille Pintor-Melis. Derrière le village se trouve un petit vallon littéralement rempli d'orangers qui forment là une forêt, sans cesse chargée de fruits et de fleurs répandant au loin le parfum le plus délicieux. Le sol était jonché d'oranges, qu'on y laisse pourrir, ne sachant ou ne voulant pas en tirer parti.

Quelle charmante gaieté pendant le « lunch » ! La joie eût été parfaite, si nous n'avions eu à déplorer l'absence de M. le baron de Holtzendorff et de sa Dame, qui, craignant la fatigue du voyage, avaient préféré rester à Cagliari et attendre notre retour. M. le Sénateur Moleschott, qui pendant tout le voyage fut notre guide et notre mentor se fit l'organe de nos regrets et porta en termes éloquents un toast à M. Pintor-Melis et à l'hospitalité toute orientale de la Sardaigne.

Après le déjeuner, nous continuons à gravir la montagne. Là où les forêts ont été détruites par le feu, le sol s'est peu à peu recouvert d'une riche végétation composée de buissons, parmi lesquels domine l'arbousier des Pyrénées, *l'arbutus unedo* de Linné. C'est un arbrisseau élégant et toujours vert, qui s'élève à la hauteur de 2 à 3 mètres. Ces rameaux portent des fleurs blanchâtres et simultanément des fruits aux diverses phases de leur développement. Les fruits mûrs sont pendants, sphériques, à peu près semblable à la fraise et d'un rouge pourpre. Ils sont estimés et on les rencontre sur les marchés. L'arbousier est associé aux lentisques, aux térébinthes, aux pistachiers, aux euphorbes, aux cactus, qui ensemble donnent au paysage un caractère et des teintes inconnues dans nos climats.

Nous atteignons enfin le point culminant où se trouve la cantoniera de *Campe-Homos*. C'est un col alpestre, du haut duquel on a une vue étendue sur le Golfe de Cagliari et la région que nous venions de traverser. Il fait si chaud, dans ce moment, que tous les voyageurs se mettent en manches de chemises. Rappelons que nous étions à la fin de novembre et à une altitude de 800 à 900 mètres.

Le versant opposé est incomparablement plus sauvage et plus pittoresque que la pente que nous venions de gravir.

La route suit les sinuosités d'une gorge au fond de laquelle coule un ruisseau, qui en temps de pluie devient un torrent fougueux. Les montagnes granitiques sont sans doute moins élevées que nos Alpes, cependant elles rappellent, par leurs formes et leur aspect sauvage, celles qui encadrent la route du St-Gothard. De grandes forêts de chênes escaladent les pentes, couvrent les précipices et descendent jusque dans les gorges profondes. Sur les bords du cours d'eau croissent des laurier-roses, qui au moment de leur floraison étalent un ruban d'une grande beauté dans le fond sinueux de la vallée.

Nous arrivons à la tombée de la nuit à la cantoniera de *San Priamo*, qui se trouve au pied du versant Est. Ici, nous quittons la route nationale et prenons à droite un chemin qui doit nous conduire à la Colonie. On traverse des forêts de chênes et d'oliviers sauvages ; on passe à gué les cours d'eau, car sur le territoire de Castiadas on n'a pas encore partout construit des ponts.

Ce territoire, qui occupe le flanc Est des monts « *dei sette fratelli* » et la plaine qui s'étend du pied de la montagne à la mer, a une superficie de plus de 6000 hectares. C'était jadis une ancienne baronnie, abandonnée faute d'habitants, et qui retourna à la Couronne.

En y établissant une Colonie pénale, le Gouvernement italien avait pour but d'utiliser la main-d'œuvre des condamnés pour rendre à la culture ces terrains fertiles. Une fois drainé, défriché et cultivé, le sol pourra être vendu à des émigrants et une nouvelle Colonie pénale sera organisée sur un autre point abandonné de l'île.

C'est le système de la transportation, dans le voisinage immédiat de la mère patrie et organisé avec intelligence dans les conditions les plus favorables. Les condamnés ne sont pas des Sardes, mais ils viennent tous des autres provinces de l'Italie. — Ils sont initiés d'une manière rationnelle aux travaux agricoles et à l'élevage du bétail, de sorte que cet apprentissage leur sera utile, ainsi qu'à la société, au moment de leur libération.

Dans la colonie, les individus dont la conduite a été satisfaisante occupent des emplois de confiance. Ils sont, par exemple, chargés de la surveillance des troupeaux et passent la nuit en plein air et en parfaite liberté. A mesure que nous approchons de la station principale, nous en rencontrons le long du chemin. Ils ont allumé un feu de joie en notre honneur, et à la lueur de la flamme nous distinguons leur casaque rouge et les troupeaux de vaches et de moutons confiés à leur garde. Les fermes et les bergeries sont disséminées sur les différents points de la Colonie et sont autant



de dépendances de la station centrale, que nous atteignons vers 9 heures du soir.

Tous les fonctionnaires de la Colonie nous attendaient et nous souhaitent la plus cordiale bienvenue. On nous assigne des logements et on met à la disposition de chacun de nous un détenu de la classe de bonne conduite qui aura à faire le service de valet de chambre. On se rend ensuite à la cantine, où le souper nous attendait. Ce modeste souper, comme on l'avait annoncé, était en réalité un dîner de Lucullus. Tout ce que la ferme et le sol cultivé de la Colonie produit de meilleur, avait payé un tribut à ce festin. Le gibier que l'on trouve en abondance dans les forêts voisines y figurait aussi.

M. le chevalier Sulis, syndic de Muravera, à côté duquel je me trouvais à table, me raconta que la contrée, avant l'établissement de la Colonie, était tellement abandonnée que les animaux sauvages n'avaient pas rencontré d'hommes depuis des siècles et que lorsque les premiers colons abordèrent sur cette partie de la côte, les daims et les sangliers, qui n'avaient jamais été chassés et poursuivis, n'eurent aucune frayeur et s'approchèrent sans crainte. — Ils apprirent bientôt que dans ce monde, des luttes perpétuelles se livrent, qu'il y a des vainqueurs et des vaincus, des mangeurs et des mangés. Au début de la colonisation, on tuait les daims et les sangliers à coups de bâton. Leurs descendants sont devenus plus craintifs et ils commencent à se défendre par la fuite.

Il est superflu de dire que le banquet fut assaisonné de nombreux discours, prononcés dans toutes les langues, de toasts portés à M. G. Caselli, le Directeur de Castiadas, à M. Ferdinand Ferrari, l'agronome distingué de la Colonie, à M. le colonel Boyer et à M. Pertone, qui nous avaient accompagnés.

A la fin de la soirée nous étions devenus les amis de nos hôtes, qui, ayant rarement l'occasion de voir des étrangers, nous témoignaient leur joie de la manière la plus touchante.

Le lendemain nous assistâmes, comme les jours précédents, à un splendide lever de soleil. Les oiseaux chantaient et gazouillaient comme chez nous au printemps. De la terrasse qui se trouve devant les bâtiments de la station centrale, on domine une grande partie des vastes terrains de la Colonie.

Sur la proposition de M. le sénateur Moleschott, il fut décidé que pendant la soirée chaque visiteur communiquerait à ses collègues le résultat de ses observations; mais afin d'éviter des répétitions on adopta un programme et on se répartit les branches sur lesquelles l'attention de chaque rapporteur devait se porter.

A 7<sup>1</sup>/<sub>2</sub> heures des escouades de prisonniers se rendent au travail, les uns pour défricher, les autres pour labourer ou pour exécuter d'autres travaux agricoles.

La journée est employée par nous à visiter la prison, les fermes, les cultures et les différentes stations.

C'est en 1875 que, sous la direction de M. le commandeur Cicognani, chargé de l'organisation de la Colonie, les 30 premiers condamnés furent débarqués sur cette terre inculte. Pendant les premiers temps on campa sous la tente, puis on construisit des baraques et enfin des habitations permanentes. Il fallut d'abord construire des routes et des chemins et drainer le sol, afin de le rendre salubre.

Pendant les premières années, peu de colons échappaient à la *malaria*, et lors de notre visite nous en trouvâmes encore à l'infirmerie un certain nombre qui étaient plus ou moins gravement malades. Toutefois on ne compte qu'une moyenne journalière de 20 malades.

Ensuite on commença les défrichements, à mesure que de nouveaux contingents de condamnés arrivaient à la Colonie. On fit l'extraction de pierres pour les constructions; on établit des fours à chaux, des tuileries et des briqueteries. L'alimentation d'eau exigea la construction d'un barrage dans la montagne et de réservoirs, ainsi que la pose d'une conduite sur un parcours de deux kilomètres environ.

Actuellement il y a dans la Colonie 4 à 500 détenus, répartis dans les différentes stations, et depuis 1875 un millier d'hectares de terrain ont été défrichés et rendus productifs. Sur le nombre total de détenus, 10 sont occupés comme cordonniers, et autant comme menuisiers et charpentiers, 12 comme forgerons, 12 comme tailleurs et 15 à 16 comme maçons, manœuvres, etc., pour les besoins de la Colonie; tous les autres sont laboureurs, bergers ou garçons de ferme.

Les dépenses pour l'établissement se sont élevées à un peu plus de 700,000 francs.

Les terrains de la Colonie, qui en 1875, lors de l'arrivée des premiers colons, représentaient une valeur de fr. 440,000, ont depuis triplé de valeur.

Les recettes, représentées par les produits agricoles et industriels, s'élèvent actuellement à fr. 142,000 par an. Dans cette somme la valeur des céréales exportées figure pour fr. 32,000, celle du lait, du beurre et du fromage pour fr. 12,000, le vin pour fr. 8000; puis vient le bétail, les produits des jardins potagers, le charbon, etc.

La Colonie possède environ 500 vaches laitières, 1200 moutons et autant de chèvres, un millier de pores, des bœufs et des chevaux et quantité d'oiseaux de basse-cour.

Ses machines et outils et son bétail représentent un capital de fr. 120,000.

La ferme principale de la Colonie, qui se trouve dans le voisinage du bâtiment central, ferait honneur à une école modèle d'agriculture. L'emplacement et l'aménagement des étables ne laissent rien à désirer. Le bétail que ces dernières renferment est de toute beauté. Les taureaux et les vaches de race sicilienne ont surtout été admirés. Les explications données par M. Ferrari étaient les leçons intéressantes d'un professeur aussi expert que modeste. M. Ferrari nous conduisit à travers les vergers, les champs cultivés, les vignes, donnant des détails sur le climat, la nature du sol, le drainage, les défrichements du sol, les variétés de céréales et les plantes fourragères et potagères qui réussissent le mieux, les graines de légumineuses, les arbres fruitiers, l'olivier, les plants de vigne les plus convenables pour la localité, etc., etc.

Nous arrivâmes ainsi, après une longue promenade qui parut bien courte, au pied d'une colline au sommet de laquelle s'élève la succursale de *Masone Pradu*, occupée par 80 condamnés arrivés au stage de bonne conduite et qui, sous la surveillance de 4 gardiens et d'un chef, sont occupés aux travaux agricoles dans le voisinage immédiat.

Le bâtiment, très simple, sans luxe architectural, se compose d'un rez-de-chaussée seulement. Au centre est le réfectoire, des deux côtés une chambre pour les gardiens et à chaque extrémité un dortoir pour 40 détenus. Devant ce bâtiment allongé est une cour fermée à droite et à gauche par des constructions également à un étage, servant de magasins et de remises et contenant la cuisine et la cantine. La cour est fermée devant par une balustrade. Derrière sont des écuries et des jardins. Rien dans l'aspect et l'aménagement ne rappelle la prison.

Le gain des détenus est de 80 centimes à un franc par jour. Ils en reçoivent la moitié et peuvent disposer en moyenne de 40 cent. et le reste est mis en réserve. Le régime alimentaire se compose de soupe au riz, aux pâtes d'Italie, aux légumineuses et aux légumes verts. Deux fois par mois on donne de la viande fraîche de bœuf et un pain de 735 grammes par jour. Les détenus peuvent améliorer leur nourriture en achetant à la cantine, qui est tenue par l'entrepreneur, différents comestibles, tels que fromage, macaronis, oignons, légumes, etc. Ils sont autorisés à acheter  $\frac{1}{2}$  litre de

vin et 1 à 2 cigares. Aucun abus n'est fait de cette autorisation. Les jours libres sont employés par eux à la lecture et à la confection de différents objets, nattes, tapis, etc., et au raccommodage des vêtements.

De retour à la station centrale, nous visitons les dortoirs, la cuisine, la boucherie, la buanderie, l'hôpital, la pharmacie et la chapelle, et des renseignements sur tous les services nous sont donnés avec la plus grande obligeance par tous les fonctionnaires, par M. le capitaine Giovanni Lancellotti, secrétaire du Directeur, qui malheureusement était malade ce jour-là et ne put nous accompagner, par M. le chapelain Giuseppe Fogu, par M. le Dr. Ernesto Manara et par MM. Donato Rignani, caissier, Carlo Fisco, comptable du matériel de la Colonie, et Arturo Roselli, commis.

La matinée avait été bien utilisée et on accepta avec plaisir la « *colazione* » dans la salle de la cantine. On fit honneur au somptueux repas qui fut servi et qui fut arrosé par les vins excellents de Castiadas. Au dessert on offrit des fraises et des raisins de Malvoisie délicieux, cueillis dans la Colonie. M. le sénateur Moleschott se faisant l'organe de tous les convives étrangers qui exprimaient leur admiration en face des progrès réalisés par l'Italie, porta un toast à la mémoire de Cavour, le fondateur de l'unité italienne.

Ce toast fut accueilli avec enthousiasme. Chacun s'empressa d'exprimer sa reconnaissance à l'illustre orateur et au savant distingué et sa santé fut portée par M. Pols. M. le chevalier Maurice Sulis, le plus vieux syndic de l'Italie, qui est depuis 33 années à la tête de l'administration municipale du district de Muravera, fut célébré à son tour et remercié chaleureusement pour le bienveillant accueil qu'il avait fait aux étrangers. Ce qui prouve en faveur de sa sollicitude pour ses administrés, c'est que dans son district, qui compte 2950 habitants, il n'y a que 5 pauvres assistés. Nous n'avons qu'un regret, c'était de ne pas voir M. et Madame de Holtzendorff partager notre joie; aussi décide-t-on de leur envoyer à Cagliari un télégramme de sympathie. Il est décidé en outre, sur la proposition de M. Pols, de faire placer une inscription commémorative de notre visite à la Colonie, sur une des parois de la salle à manger de la cantine.

L'après-midi fut consacrée à la visite des stations de St-Pierre et de la Marina, les plus anciennes de la Colonie. La première, située à une demi-heure de distance du rivage de la mer, est encore composée des anciennes baraques en bois des premiers temps. Il en est de même des constructions situées sur la plage de la Marina. Les détenus qui se trouvent dans ces deux stations sont dans les

mêmes conditions que ceux de *Masone Pradu*. Il sont en quelque sorte en libération provisoire dans le sein de la Colonie.

Les excursionnistes, après avoir visité les bâtiments, se promenèrent sur le sable de la plage et, tandis que la plupart recueillent en souvenir de leur visite les coquillages variés que les vagues y ont amenés, MM. Bertillon et Guillaume ne peuvent résister au désir de se plonger dans les eaux bleues de la Méditerranée. Ce n'est qu'après le coucher du soleil que l'on songe au retour.

Un splendide banquet, le banquet d'adieux, dont voici le *menu*, nous attendait :

*Antipasti*: Lingua e Prosciutto, alla Gelatina.

Tapioca alla Tedesca — Zuppa Reale — Cialde alla Russa — Aragosta (Salsa alla tartara) — Noce di Vitella alla Duchessa (Salsa al Madera) — Filetti di Pollo alla Cavaliera (Salsa con piselli) — Pasticcio di fegato alla Bella Vista — Carciofi alla Lionese — Tacchino e Pernici arrosto — Insalata alla Italiana — Schiacciata Milano — Frutta e formaggio.

*Vini*: Vernaccia — Campidano di Cagliari — Chianti — Barbera — Barolo — Bordeaux — Malvasia di Sardegna — Champagne.

M. le Sénateur Moleschott rappela l'engagement que chacun avait pris d'étudier un sujet et de prouver aux Gouvernements que nous n'étions pas venus à Castiadas seulement en partie de plaisir, mais aussi pour emporter à la maison le résultat de nos observations sur les expériences faites dans une Colonie pénitentiaire agricole. Il donna ensuite successivement la parole aux membres étrangers, qui exposèrent pendant le banquet leur sujet avec beaucoup de détails que leur avaient fournis les fonctionnaires de la Colonie. Ensuite M. le chevalier Bernabò Silorata rappelle que la réussite de la Colonie est due spécialement à son premier organisateur, M. le commandeur Eugène Cicognani, actuellement chef de division au Ministère de l'Intérieur. En faisant écho à ces paroles, tous firent ressortir aussi les mérites de notre illustre collègue, M. le commandeur Beltrani-Scalia, ceux du Directeur actuel de la Colonie, mais aucun n'avait assez d'éloges à décerner à l'aimable et distingué Directeur du service agricole, M. Ferdinand Ferrari, qui avait enchanté tout le monde et gagné tous les cœurs.

Le cadre de cette notice ne nous permet pas de donner même en résumé ces différents exposés, qui furent terminés par les judicieuses réflexions de M. Moleschott. D'ailleurs la description de la Colonie, son organisation et les résultats obtenus ont fait l'objet d'un chapitre spécial des comptes-rendus du Congrès de Rome. Nous y renvoyons les lecteurs.

Qu'il suffise ici de dire que, de l'avis de tous les visiteurs, l'établissement est un modèle du genre. Jamais d'émeutes, de révoltes ou d'évasions. L'activité, l'ordre le plus parfait, règnent dans ce petit état autocratique à esclaves (esclaves de la loi), pouvant se racheter par leur bonne conduite.

Si l'Italie a réussi à obtenir des résultats aussi brillants en si peu d'années, elle le doit avant tout aux hommes distingués et dévoués qui dirigent la Colonie et que nous avons eu le bonheur d'apprendre à aimer et à respecter.

Emerveillés de ce qu'ils avaient vu pendant la journée, les congressistes voulurent exprimer leur admiration aux deux hommes éminents auxquels l'Italie était redevable de cette Colonie pénitentiaire modèle, qui en avaient conçu le plan et qui l'avaient organisée d'une manière aussi remarquable, et ils envoyèrent un télégramme de sympathie et de reconnaissance à MM. les commandeurs Ciconnani et Beltrani-Scalia, qui répondirent de la façon la plus aimable.

Le banquet fut encore assaisonné de nombreux discours et se prolongea fort avant dans la nuit.

Le lendemain, qui était le 1<sup>er</sup> décembre, nous prenions congé de nos amis de Castiadas.

Les adieux furent touchants et l'émotion amena aux yeux plus d'une larme chez ceux qui, en ces deux jours d'une vie intime, s'étaient tout de suite sentis attirés les uns vers les autres.

Le retour de Castiadas à Cagliari eut lieu par le même chemin. Nous fûmes favorisés par un temps splendide. Un ciel sans nuages et la chaleur des mois d'été de nos latitudes septentrionales. Afin de pouvoir mieux admirer les beautés pittoresques du paysage, quelques excursionnistes firent en partie à pied la route qui conduit au sommet de la montagne. C'est pendant cette course que nous eûmes l'occasion de faire connaissance plus intime avec nos jeunes compagnons italiens, MM. les avocats R. Nulli et A. Bosco, et d'apprécier leur noble caractère et leur savoir étendu. En redescendant du côté de San Gregorio, survint un accident qui faillit avoir des conséquences graves. Le cheval qui traînait une petite voiture sur laquelle se trouvaient les bagages, fut lancé, à un contour de la route, en dehors du chemin et glissa sur une pente rapide d'une douzaine de mètres, entraînant dans sa chute la voiture et ses deux conducteurs. Heureusement qu'hommes et cheval se relevèrent et en furent quittes pour la peur. A San Gregorio, de nouveau halte, lunch et visite à la forêt d'orangers de M. Pintor-Melis. Nous n'atteignons Cagliari qu'assez tard dans la soirée, où nous retrouvons le gîte hospitalier de la « *Scala di ferro* ».

Pendant le banquet, auquel M. le Général Mayo, commandant militaire de l'île, nous fit l'honneur d'assister, la chapelle du « maestro » Sormani (le compositeur du carnaval de Venise), nous fit entendre et savourer les plus beaux morceaux de son répertoire varié. La fatigue du voyage se dissipa à l'ouïe des œuvres classiques et des mélodies populaires de la Sardaigne.

Le lendemain fut consacré à visiter les curiosités de la ville et le pénitencier de *San Bartolomeo*. Cet établissement pénal, situé au pied de la colline de *Sant' Elia* entre les golfes de Cagliari et de Quartu, peut contenir 1100 détenus condamnés aux travaux forcés. Au moment de notre visite il y en avait 850, dont l'occupation principale est l'extraction du sel. Les travaux agricoles et professionnels occupent également un certain nombre de condamnés. On y cultive entre autres la vigne, qui donne un excellent vin. Nous avons visité le cellier, qui contient les gigantesques tonneaux remplis de cette précieuse boisson, et les étables, où on admirait de beaux spécimens de la race bovine, ovine et porcine et dont les produits figuraient à l'exposition de Rome.

Les détenus occupés comme cordonniers, tailleurs, menuisiers, forgerons et autres branches industrielles travaillent aux pièces et reçoivent aussi une quote-part du produit de leur travail, d'après leur activité et leur habileté. On leur en attribue la moitié, dont un cinquième est mis au fonds de réserve, pour leur être remis au moment de leur libération, et les quatre autres cinquièmes sont disponibles et les détenus peuvent, comme ceux de la Colonie de Castiadas, se procurer un supplément de nourriture à la cantine, mais ils ne peuvent dépenser plus de cinquante centimes par jour.

Cette faculté qui leur est laissée de disposer ainsi d'une part de leur pécule, est un puissant moyen d'émulation et de stimulant à se bien conduire, à la condition que les dépenses soient contrôlées avec soin, ce qui a lieu. Un autre stimulant établi par le règlement du Bagne est le galon de bonne conduite que portent au collet de leur veston ceux qui, pendant six mois dès leur entrée à l'établissement ou pendant deux ans après ce laps de temps, n'ont encouru aucune punition disciplinaire. Ce galon est de couleur jaune pour les premiers et de couleur bleue pour les seconds. S'ils perdent cette distinction par suite d'indiscipline, le galon bleu est remplacé par celui de couleur jaune, qui signifie conduite peu régulière, ou par un galon noir qui distingue les nouveaux venus pendant les premiers six mois et les indisciplinés; mais ils peuvent regagner le collet jaune ou bleu par une conduite exemplaire pendant au moins une année. Ce système, qui rappelle celui des bonnes notes de Maconochie,

est préférable à celui aussi en vigueur dans le Bagne, qui consiste à distinguer au moyen d'une bande de couleur sur le bonnet les détenus d'après les crimes qui les ont fait condamner. Une bande de laine blanche autour du bonnet, indique l'homicide ou d'autre atteinte contre la vie, commise dans un mouvement de colère. Une bande de couleur jaune indique le voleur ; une bande jaune et noire, le vol à main armée, les vols sur grands chemins. Enfin une bande noire stigmatise l'assassin et autres criminels du même genre. Ces différentes bandes portées sur le bonnet rouge classifient les condamnés, mais peuvent les humilier inutilement. Les condamnés à perpétuité portent le bonnet vert.

Les dortoirs sont vastes, bien éclairés et bien ventilés et les lits éloignés les uns des autres. Les cellules de punition sont d'une propreté rigoureuse.

L'infirmerie et le service médical confié aux soins de M. le Dr. Piga ne laissent rien à désirer.

La chapelle est ornée avec goût et les peintures qui embellissent l'autel ont été exécutées par un détenu. L'aumônier, M. Bernard Vacca, s'occupe avec beaucoup de sollicitude, non seulement du service religieux, mais aussi de l'école, dont la salle est bien aménagée. Les élèves sont au nombre de 250 en moyenne et reçoivent un enseignement élémentaire régulier. M. Louis Solinas, Secrétaire de l'administration, nous donna des renseignements intéressants sur la comptabilité de l'établissement et répondit à toutes les questions qui lui étaient adressées avec la plus grande obligeance. C'est un fonctionnaire qui, quoique jeune encore, a toute la maturité de jugement et l'expérience d'un vétéran zélé pour le service et esclave de son devoir.

Les employés subalternes font une excellente impression. Le gardien-chef, M. Sebastiano Luigi Pinna, est un vétéran dans la pratique et a servi pendant plusieurs années dans la Colonie de Castiadas. La conversation que nous avons eue avec lui nous a donné une haute opinion de ses capacités et permis d'apprécier le point de vue élevé auquel se placent les gardiens-surveillants dans l'exercice de leurs fonctions. On sent que les efforts de l'Administration générale des prisons de l'Italie, dans le but de former de bons gardiens, ne sont pas tentés en vain et que le meilleur esprit règne parmi les employés.

Après la visite de l'établissement, M. Pertone nous offre chez lui une collation et nous avons l'honneur de faire la connaissance de son aimable famille.

Nous rentrons en ville et consacrons quelques heures aux curiosités de Cagliari. Le marché aux denrées alimentaires offre à



beaucoup d'égards un intérêt particulier. On peut y admirer la variété des fruits du Midi et celle des poissons de mer, parmi lesquels il faut nécessairement mentionner les sardines. La foule bigarrée des acheteurs et des vendeurs n'est pas moins intéressante et tout cela compose un ensemble plein de charme, qui fournit plus d'une observation originale et plus d'un trait piquant.

En quittant la place du marché, nous nous trouvions au haut du Corso Victor-Emmanuel, en face des tours pittoresques de l'*Elefante* et de *San Pancrazio*, lorsque le colonel Boyer, qui était toujours notre guide, attira notre attention sur un jeune homme, mis élégamment et qui, appuyé contre le mur de façade d'une maison, gesticulait vivement et faisait de la main des signes remarquablement expressifs, en regardant une fenêtre de la maison d'en face.

« Il fait jouer le télégraphe de l'amour, nous dit l'aimable colonel ; « derrière les jalousies des fenêtres est sa bien-aimée, qui comprend « ce langage éloquent. C'est ce qu'en Sardaigne on appelle *fastigiare*. »

Ce qui nous surprenait, c'est que les nombreuses personnes qui passaient dans la rue, ne faisaient nulle attention au galant.

Le soir, j'en parlai au général Mayo. Il me dit que les parents toléraient de semblables correspondances, mais, ajouta-t-il en souriant, lorsque le jeune homme a franchi une seule fois le seuil de la maison, le malheureux a la corde au cou. Malheur à lui, s'il ne conduisait pas la jeune fille à l'autel. Il serait de la part des parents l'objet d'une « *vendetta* ». Tout cela se sait en Sardaigne et on ne fait la cour à une jeune fille qui a su vous plaire, que si on a l'intention de l'épouser.

Les jeunes filles sardes savent plaire et les garçons sont désintéressés et les prennent même sans dot, ce qui est assez rare dans d'autres pays. Ces unions sont heureuses, le plus souvent, et la fidélité conjugale est encore observée comme chose sacrée. C'est dans ma province, ajouta M. le général avec orgueil, que la proportion des naissances illégitimes est la plus faible.

Nous devons encore mentionner le musée qui contient des objets ethnographiques rares, entre autres des idoles en bronze trouvées dans les Nouraghes, des monnaies dont plus de 100 carthaginoises, des objets de terra cotta et en verre du même âge et de la période romaine.

La faune ornithologique et ichthyologique de l'île est bien représentée, ainsi que la collection de minéraux.

Avant la chute du jour, nous allâmes encore visiter l'ancien amphithéâtre romain creusé sur les flancs Ouest de la colline et qui était aménagé pour permettre d'y représenter des jeux nautiques.

La nuit nous fit rentrer à l'hôtel, où un banquet d'adieux devait réunir les excursionnistes et les notabilités de la capitale.

Ce banquet, présidé par M. le général Mayo, fut assaisonné de nombreux discours. Tous les étrangers saisirent encore cette occasion pour exprimer leur vive et sincère reconnaissance à l'Italie. La santé de S. M. le Roi fut portée avec enthousiasme, ensuite celles de L. L. Exc. MM. Depretis et Mancini, auxquels furent envoyés séance tenante, les télégrammes suivants :

A Son Excellence M. Depretis :

« Les congressistes réunis dans la capitale de la Sardaigne, « animés du sentiment de la plus vive reconnaissance envers le Gouver- « nement de S. M. le Roi, pour son hospitalité généreuse et pour « l'occasion qu'il leur a offert de visiter une Colonie pénitentiaire « modèle, portent dans un banquet d'adieux un chaleureux et res- « pectueux toast à S. Exc. le Président du Conseil. »

A Son Exc. M. Mancini.

« Les congressistes réunis à Cagliari dans un banquet d'adieux « ne veulent pas quitter la Sardaigne, où ils ont admiré une Colonie « pénitentiaire modèle, sans exprimer leur vive gratitude à leurs « illustres collègues italiens, et ils portent un chaleureux toast à « S. Exc. le Président de la Commission centrale du Congrès. »

Des toasts furent portés successivement à tous les pays représentés dans cette réunion, surtout à la Russie, dont le Gouvernement a bien voulu permettre au prochain Congrès de se réunir à St-Petersbourg en 1890.

Enfin, M. le sénateur Moleschott porta une santé au peuple de la Sardaigne et à l'avenir de l'île. Lorsque ses marais seront drainés, lorsque l'instruction sera répandue, ce pays offrira les conditions les plus avantageuses. Déjà à présent il mériterait d'attirer à lui le courant de l'émigration italienne et même les émigrants d'autres pays y trouveraient les moyens d'existence qu'ils vont chercher dans les pays transatlantiques.

Entre chaque discours, la musique du régiment cantonné dans la capitale, exécutait les plus beaux morceaux de son répertoire ou les hymnes nationaux des pays en l'honneur desquels les toasts étaient portés.

M. le général Mayo ayant adressé aux convives l'aimable invitation d'aller passer chez lui le reste de la soirée, tous les assistants se rendirent au palais, où ils furent présentés à Madame la générale et aux nombreux invités de la ville. On fit vite connaissance et bientôt s'établit une franche gaieté ; Mademoiselle Pertone et d'autres

artistes se mirent successivement au piano, et le chant et la musique alternèrent jusqu'au moment où les jeunes membres de l'assemblée organisèrent un bal qui se prolongea assez tard dans la soirée. On ne pouvait terminer plus agréablement cette excursion en Sardaigne et chacun sut un gré infini à M. le général Mayo de nous avoir ménagé cette charmante surprise.

Le lendemain matin à 7 heures, nous étions à la gare et prenions congé de nos chers amis de Cagliari. Comme à Castiadas les adieux furent touchants. M. le colonel Boyer ainsi que MM. Pertone et Solinas furent surtout l'objet des manifestations de gratitude et d'affection de la part des excursionnistes. Bientôt le train nous emporta à travers la Sardaigne, dont nous pûmes de nouveau admirer, par une splendide journée, les beautés pittoresques, dans l'aimable société de M. de Holtzendorff et de sa Dame.

Dans la soirée nous atteignons le Golfe des Orangers et nous nous embarquons sur le vapeur *Alessandro Volta*. Une brise ridait suffisamment la surface de la mer, pour provoquer chez le plus grand nombre des excursionnistes un malaise qui les priva des charmes de l'excellent repas qui nous attendait à bord. A l'heure du dîner, trois d'entre eux seulement, parmi lesquels j'eus le bonheur de me compter, se trouvèrent à table et tinrent compagnie au capitaine, un vieux loup de mer, qui pendant des heures nous raconta ses aventures de voyage.

Dès l'aube du lendemain, le pont se couvrit peu à peu d'excursionnistes qui désiraient assister au lever du soleil. Ils étaient tous coiffés du bonnet sarde que, en quittant Cagliari, M. Pertone leur avait distribué en souvenir de la Sardaigne, de la part de M. Mari, propriétaire d'une fabrique de tissus de laine. La mer était plus calme et le ciel continuait à être sans nuages. Bientôt on aperçut à l'Ouest la silhouette des îles Giglio et de Monte Cristo, enfin, du côté Nord, la rive de la péninsule italienne et la ville de Civitavecchia, où nous débarquâmes dans la matinée. Ici, au port même, nous attendait S. Ex. M. Galkine Wraskoï, président de la commission pénitentiaire internationale, qui, pensant que l'on irait encore visiter la Colonie pénale de Pianosa, désirait nous accompagner.

Les excursionnistes avaient été tellement enchantés de ce qu'ils avaient vu à Castiadas qu'ils ne voulurent pas affaiblir la bonne impression reçue et, craignant aussi d'abuser des bontés du Gouvernement italien, ayant hâte d'ailleurs de regagner leurs foyers, ils prièrent M. le chevalier Bernabò Silorata de contremander les préparatifs qui auraient pu être faits en prévision de l'excursion à Pianosa.

Nous éprouvâmes un vif regret de ne pas avoir eu M. Galkine parmi nous en Sardaigne, mais ce regret fut atténué par la joie de le revoir à Civitavecchia, en compagnie de M. le général Osteletski et d'autres délégués de la Russie, auxquels on donna rendez-vous en 1890 à St-Pétersbourg. Ces Messieurs continuèrent leur voyage dans la direction de Livourne, tandis que nous regagnions Rome, où nous prîmes définitivement congé les uns des autres, en exprimant nos vifs remerciements à ceux qui avaient été nos guides pendant cette excursion, à M. le Sénateur Moleschott et à M. le chevalier Bernabò Silorata.

